

La nuit commençait à tomber lorsque le coche fit son entrée dans la ville de Csejthe. Cinq heiduques ouvraient la marche, montés sur de somptueux chevaux, précédant plusieurs voitures dans lesquelles étaient entassées servantes et couturières. Les sabots résonnaient sur les pavés, passant sous la porte principale de la ville, annonçant l'arrivée de « la Dame de Csejthe ».

Soudain, le palais, sombre, lugubre et froid, se dressa sur les hauteurs d'une colline où nul n'osait s'aventurer. C'est dans cette atmosphère que se complaisait la Dame et pour rien au monde elle ne voulut palais plus réjouissant. Les villageois, non sans crainte, saluaient son passage, comme l'exigeait son rang, mais seul un regard que toutes formes d'expression avaient déserté leur fut adressé.

Le coche s'engouffra dans un petit chemin sinueux, jonché de trous et d'ornières menant directement au palais où la Comtesse aimait venir passer l'été depuis son veuvage. Droite, le regard perdu dans ses lointaines et dangereuses pensées, elle triturait un petit mouchoir rouge et poisseux, du même coloris que sa magnifique robe de velours. Son teint, extrêmement pâle et inquiétant laissait filtrer une beauté indéniable dont nul ne restait insensible.

Son pied se posa sur ses terres, tandis que Dorko et Jo Ilona, ses fidèles servantes faisaient descendre les autres filles, les tirant par les cheveux. La Comtesse les regarda avec dédain et entra dans son palais, ignorant honteusement son personnel qui lui souhaitait la bienvenue.

Auguste l'attendait dans la grande salle, où un banquet avait été préparé en son honneur. Les meubles noirs et sculptés, très à la mode dans la Hongrie du XVIIème, donnaient à la pièce un air austère, jetant sur elle une certaine mélancolie. Seul le feu des bougies animait l'ensemble, faisant danser sur les murs des ombres inquiétantes, sorties de nulle part, sans pour autant effacer le froid glacial qui régnait en maître dans les lieux. Les pages s'affairaient dans cette semi-obscurité, apportant plats et coupes de vin, provenant des nombreuses vignes de la Comtesse.

Son entrée fit grand effet, la magnificence de sa personne envoûtait, tout comme l'éclat des émeraudes délicatement posées dans sa chevelure noire, tels des petits yeux épiant faits et gestes, afin de les rapporter à leur maîtresse, pour assouvir ses atroces fantasmes.

Les mets qui défilaient sur la grande table ne l'encharmaient guère, ses doigts parfois piochaient dans les plats et se portaient à sa bouche, sans envie. Auguste la fixait intensément et vit un voile de mélancolie passer devant ses grands yeux sombres, semblables à deux perles noires.

Ce Berlinois, à peine plus âgé, était entré à son service quelques années plus tôt et ses dons pour les sciences occultes lui avaient permis d'entrer définitivement à son service comme confident, voire comme amant à l'occasion. Auguste lui était dévoué corps et âme, entrant avec délectation dans sa folie sanguinaire qu'il aimait attiser.

Après le souper, la Comtesse se retira dans ses appartements où les nombreux miroirs lui rappelèrent sa beauté immuable. Ses yeux examinèrent scrupuleusement la pièce, tandis que son index passait sur le petit guéridon où brûlait une lampe à huile de jasmin. La poussière qui s'était installée sur son doigt la mit dans une profonde colère, tout comme les draps repassés avec négligence. Ses poings se serrèrent, sa bague lui rentra dans la chair et malgré la douleur, elle pressa d'avantage, jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

Dorko et Jo Ilona furent appelées immédiatement. Ordre fut donné de faire monter les

coupables.

Auguste monta à son tour et entendit les douloureuses supplications des deux jeunes filles qui ne semblèrent nullement toucher « la Dame de Csejthe », puisque leurs lamentations se transformèrent bien vite en d'horribles hurlements, faisant rire aux éclats leur maîtresse qui se délectait du morne spectacle des deux pauvres victimes, métamorphosées en momies sanguinolentes. Un petit sourire s'échappa des lèvres d'Auguste qui passait près de la chambre transformée en salle de torture, présageant une nuit délectable.

2

Lila n'était jamais allée à Berlin, ses connaissances se limitaient aux nombreux récits de son père qui y avait fait son service militaire dans les années soixante. Ses histoires avaient réussi à la convaincre de visiter la capitale allemande et l'atmosphère qui se dégagait de cette ville la fascinait, l'attirait au point de venir s'y installer définitivement. Berlin était doté d'un magnétisme dont la jeune femme était l'aimant, sans en comprendre la cause.

La neige, tombée toute la nuit avait plongé la ville dans une délicieuse quiétude, effaçant tous les bruits habituels comme par magie. Les flocons continuaient de virevolter dans le jour naissant, obligeant les sableuses à dégager les routes.

Un mois s'était écoulé depuis son installation dans un bel appartement de la Potsdamer Platz, perché au troisième étage d'un immeuble ancien, avec vue sur un parc où se succédaient des joggers tout au long de la journée.

Le travail de Lila consistait à donner des cours de théâtre dans un lycée Franco-Allemand à des jeunes gens très motivés dont certains envisageaient de faire carrière.

Le lycée, refait à neuf quelques mois plus tôt, comptait une vingtaine de salles de cours et une grande salle de pause où se côtoyaient élèves et professeurs. La plus vaste avait été attribuée à la professeur d'art dramatique, car dotée d'une estrade et d'une qualité acoustique extraordinaire qui faisait de ce lieu un merveilleux endroit pour apprendre à jouer la comédie.

Après l'heure du déjeuner, lorsque le flot des lycéens eut enfin déserté les couloirs, Lila partit s'installer en salle de pause, pris un café et jeta un œil sur son cours du lendemain qui portait sur *l'avare* de Molière.

– Guten Tag !

Une jeune femme d'une trentaine d'années qu'elle n'avait pas entendu arriver se tenait devant elle, grande, ses cheveux noirs faisaient ressortir le bleu profond de ses yeux. Sa jupe grise laissait entrevoir un corps bien fait. Les documents entassés sous son bras s'étalèrent sur la table, sans cérémonie, avant de tendre la main à sa nouvelle collègue.

– Claudia, professeur d'histoire. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous présenter.

– En effet. Lila, professeur d'art dramatique.

Le parcours de Lila sembla l'intéresser, elle-même passionnée de théâtre et un petit sourire chatouilla ses lèvres, au récit de la dernière tournée.

Claudia a fait toutes ses études à Berlin et vit avec son ami Stefan. Comprendre toute la conversation était difficile, les mots, lâchés en rafale arrivaient aux oreilles de Lila sans lui laisser le temps de les décortiquer. Puis Claudia se reprenait, changeait les expressions, bafouillait, recommençait sans ne jamais marquer de temps d'arrêt. La tête de Lila s'inclinait, ses sourcils se fronçaient, elle se noyait dans ce flot de paroles inaudibles car son allemand encore fébrile ne lui facilitait guère la tâche. Les rafales se turent brusquement. Claudia

2

s'aperçu enfin du malaise.

– Je parle trop vite ? Tu es Française, m'a-t-on dit ! Un signe approbateur répondit à la question, mais serait-elle capable de ralentir ? Son interruption permit à Lila de boire une gorgée de café avant de reporter à nouveau toute son attention sur les études d'histoire de Claudia, oh combien tumultueuses ! Puis la conversation s'orienta sur son ami Stefan, qu'elle appela tout naturellement *son vampire*. Cette fois, persuadée d'avoir assimilé ce mot, la jeune française resta bloquée. Impossible de se concentrer d'avantage. Pourquoi appelait-elle son ami "mon vampire" ? Quelle idée amusante, toutefois ! Lila n'osa l'interrompre, plus perdue que jamais dans la discussion.

La reprise des cours les obligea à se séparer, jusqu'au lendemain matin pour la suite des aventures. Claudia récupéra ses documents étalés négligemment sur la table, tandis qu'un de ses élèves s'approchait afin de poser une question.

Les cours d'art dramatique ne reprenaient qu'une heure plus tard, ce qui permit à Lila de s'avancer dans sa préparation. Puis la salle tomba dans un vertigineux silence lui remémorant sa collègue et son "vampire", avant de se replonger dans *l'avare* qui commençait à trouver le temps long.

### 3

Lila rentra chez elle et retrouva le grand boulevard sous le ciel d'encre de la nuit, contrastant avec la blancheur immaculée de la neige. Les sableuses avaient terminé de dégager la route, les passants se hâtaient de rentrer, saisis par le froid. Une partie du célèbre mur au bout de l'asphalte lui annonçait qu'elle était enfin presque arrivée à destination.

Ses mains frigorifiées, malgré les gants, plongèrent dans les poches de son manteau, lorsqu'un homme de grande taille apparut sous le halo d'un réverbère, regardant autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un sur le trottoir désert et embrumé. La présence de la jeune femme cependant, semblait lui avoir échappé. Puis ses mains s'appuyèrent contre le mur, sa tête pivota dans la direction de Lila et son corps pénétra dans la pierre, la laissant définitivement seule face à sa stupéfaction. Elle resta pétrifiée, oscillant entre hallucination et peur. La brume lui aurait-elle fait imaginer la disparition soudaine d'un homme dans un mur ? La présence de cet individu au bout du trottoir avait pourtant bien été réelle et non le fruit de son imagination.

Arrivée à sa hauteur, ses yeux tentèrent de trouver une explication et instinctivement son index appuya contre la pierre. Lila se trouva d'une stupidité incontestable et le froid mit un terme à ses élucidations rocambolesques. Elle rentra chez elle, accueillie par la chaleur du hall d'entrée.

Monsieur Bulle vint à sa rencontre afin de réclamer quelques croquettes longtemps attendues. Son ronronnement effaça tous signes de mécontentement à l'égard de sa maîtresse, tandis qu'il la suivait dans la cuisine où les attendaient les restes de la veille dans le frigo. Après avoir copieusement dîné, le chat réclama à sortir se rafraîchir sur le bord de la fenêtre.

– Qu'est-ce que t'as foutu ? demanda une voix masculine.

– J'ai un problème avec mon magnétisme ! Voilà ce qu'il se passe ! Je ne peux plus rentrer chez nous !

– Du coup tu t'es pris le mur dans la gueule ! se moquait le premier, dont le rire tonique déchira le silence de la nuit. Son visage inquiet se tourna dans la direction de Lila, la faisant reculer vivement. Pourquoi avait-il levé les yeux au moment même où celle-ci ouvrait la fenêtre ? L'immeuble comptant seulement quatre étages lui permit aisément de la distinguer

derrière la vitre. Il semblait furieux d'avoir été surpris dans sa conversation et ce fut une chance pour elle de ne pas se trouver face à lui. Cette personne, fort surprenante portait une longue jupe noire par dessus un pantalon, des bracelets ainsi qu'un collier cloutés agrémentaient sa tenue peu conventionnelle. Seul monsieur Bulle continuait de le narguer, assis sur son rebord de fenêtre.

Puis les voix laissèrent place au silence et la silhouette pénétrant dans le mur revint en mémoire à Lila. Avait-elle véritablement vu cet homme ? Le doute s'installa. À quoi bon s'évertuer à vouloir trouver une solution à cette énigme ? La réponse ne lui serait jamais donnée. Enfin... c'est ce qu'elle croyait...

4

La pendule de la salle de pause affichait à peine 8 heures. Claudia, appuyée contre la fenêtre était en pleine discussion téléphonique. Par moment sa main venait caresser sa nuque, puis reprenait place dans la poche arrière de son jean. Le talon de sa botte dessinait machinalement des demi-cercles sur le carrelage encore humide, laissant des traces. Enfin ses épaules se soulevèrent dans un mouvement de résignation et le clapet du portable claqua entre ses doigts.

La jeune femme se retourna lentement et son regard dans le vide indiqua qu'elle se remémorait toute la conversation. L'inquiétude se figea sur son visage. Elle fit glisser une dernière fois sa main dans ses cheveux tandis que Lila s'avançait afin de déposer ses affaires sur une chaise.

Dans le fond de la salle, quelques élèves recopiaient leur devoir oublié avant le début du cours. Les feuilles s'échangeaient et chacun s'appliquait à modifier les mots pour que le prof ne s'aperçoive de rien. Combien de fois Lila avait-elle usé de ce stratagème lors de ses années de lycée très mouvementées ? Claudia vint s'asseoir à ses côtés, le visage creusé, les yeux barrés de cernes, visiblement dévorée par des problèmes insurmontables. Lila lui envoya un regard compatissant, ne sachant quoi dire. La gêne qui s'était installée disparue définitivement avec une plaisanterie que lui lança sa collègue. Son ami, visiblement très blagueur, lui avait fait une farce qu'elle se délectait à raconter. Certes, très drôle, mais le voile de tristesse qui s'était insinué dans son regard revint prendre sa place malgré elle.

– Il a des ennuis, n'est-ce pas ? Les paroles avaient jaillis de la bouche de Lila, lui faisant regretter aussitôt cette liberté.

Claudia haussa les épaules, jeta un regard sur le petit groupe d'élèves et soupira.

– Il est préoccupé en ce moment, mais refuse de m'en parler, prétextant qu'il n'y a rien de grave. Il faut qu'il retourne chez nous afin de tout régler.

– Chez vous ? Son regard fuya quelques secondes, et fit comprendre à Lila qu'il était inutile d'insister.

Claudia reprit après quelques secondes de silence :

– D'ailleurs, si tu n'as rien prévu ce soir, j'aimerais te le présenter. Tu veux dîner à la maison ? Cela nous donnera l'occasion de mieux nous connaître, dit-elle en se levant.

Faire la connaissance d'un type qui se prend pour un vampire doit être amusant. Ou peut-être pas...

Claudia le fréquentait, il ne devait pas être très dangereux. Et puis s'il était aussi sympathique que sa collègue, cela présageait une bonne soirée.

– Où et à quelle heure ? finit par lâcher la jeune femme.

Claudia griffonna une adresse sur un bout de papier et le tendit à Lila, avant de disparaître à la suite d'un groupe d'élèves redevenus silencieux au moment d'affronter le premier cours de la journée.

Le papier dans la main, Lila la regarda s'éloigner et l'angoisse la submergea comme cinq minutes plus tôt, alors qu'elle parlait de Stefan, son « vampire ». Son cœur s'accéléra et une petite voix lui conseilla de ne pas se rendre chez eux, mais pour quel motif ? L'adresse ne lui disait rien, n'étant jamais venue dans ce quartier de Berlin.

Finalement Lila pris ses affaires, alla pour sortir mais son regard balaya une dernière fois la salle, avant de s'arrêter à l'endroit précis où Claudia avait parlé avec lui.

Les traces sur le carrelage avaient disparues.

5

Le cours se termina sur une scène cocasse de Feydeau qui fit rire aux larmes tous les élèves. Chacun avait décidé de jouer cet auteur. Ça promettait !

Avant de quitter la salle, Lila étudia le plan pour se rendre chez Claudia quand un bruit contre la vitre la fit sursauter, lâchant le plan qui s'étala sur le sol. Qui pouvait se manifester au troisième étage d'un lycée, à part la détresse de la nuit ?

La Danziger Strasse située dans le quartier de Mitte, ancien Berlin est paraissait sans fin. La station de métro devait être la suivante ! Ce soir là, les rues grouillaient de monde, en cette veille de week-end, les gens sortaient s'amuser, dîner, boire un verre, surchargeant tous les lieux de fête et de loisirs. Un petit groupe de jeunes s'avavançait dans la direction de Lila, s'esclaffant d'un rien, s'étonnant de tout. Les cinémas ne désemplissaient pas, amassant une foule, pressée de rentrer à l'intérieur afin de se réchauffer.

Sur la droite, enfin, la Kniprodestrasse. Lila poussa les grilles d'un petit parc, éclairé par la faible lueur des réverbères. Au fond, se dressait l'immeuble de Claudia.

Elle traversa l'allée principale lorsque le grincement d'un tourniquet la fit se retourner. Le parc était désert, aucun enfant ne s'amusait à une heure pareille. Ses yeux se mirent alors à dévorer l'obscurité. Le grincement reprit dans son dos. *Ne pas se retourner, continuer d'avancer.* L'immeuble se trouvait à quelques mètres, ce qui la réconforta. *Continuer d'avancer...*

La porte d'entrée émit un petit grincement sourd et un coup d'épaule l'aida à s'ouvrir complètement. Une odeur de bois ciré, rappelant les vieux immeubles parisiens envahissait le hall vétuste mais impeccablement entretenu. La rampe de l'escalier invita Lila à gravir ses quelques marches en bois, peu engageantes, mais l'absence d'ascenseur ne laissait pas le choix ! Leur craquement épouvantable avertissait obligatoirement l'ensemble des locataires des allées et venues. La discrétion faisait, elle aussi, gravement défaut.

Arrivée au troisième étage, elle tourna à gauche puis sonna. Son cœur battait la chamade, pas seulement à cause de la montée abrupte des escaliers. Qu'y avait-il derrière cette porte ? Qui vivait là exactement ?

6

Claudia accueillit son invitée avec un grand sourire, son visage avait repris des couleurs. Stefan avait-il décidé de ne plus partir ? Sa longue robe noire au décolleté vertigineux caressant langoureusement le plancher l'invita à la suivre.

Lila fut accompagnée dans un salon spacieux, à la décoration originale et de bon goût, éclairé par de multiples bougies. D'épais rideaux noirs tombaient des fenêtres, contrastant avec les murs blancs où de magnifiques cadres déployaient leurs couleurs vives et saccadées. Claudia l'invita à prendre place sur un grand canapé rouge le temps d'aller chercher à boire.

Les yeux plongés dans un étrange tableau, Lila ne sentit pas la présence derrière elle mais un tousotement fit rebondir son regard sur le blanc immaculé du mur. Elle se retourna lentement.

L'homme qui lui faisait face était de grande taille, ses cheveux blonds tombaient en cascade sur ses larges épaules et son teint pâle portait les stigmates d'une grande fatigue qui se reflétait dans ses yeux bleus. Il détaillait la jeune femme de la tête aux pieds, laissant volontairement un malaise s'installer entre eux. Le regard de Lila soutenait le sien, nourrissant une certaine rivalité. Elle sentait à la fois sa haine et sa méfiance la submerger. Son calice se porta à ses lèvres alors que ses yeux continuaient de la fixer, comme deux armes pointées dans sa direction, prêtes à tirer.

– Vous avez fait connaissance ? demanda Claudia avec un large sourire. Stefan semblait irrité et fit un léger signe de tête, avant de replonger les lèvres dans son étrange calice noir.

L'atmosphère se détendit lorsque la maîtresse de maison servi un verre de vin à son invitée.

– Stefan a pris un peu d'avance, fit-elle remarquer, un sourire au coin des lèvres.

– C'est une boisson un peu spéciale qu'il faut boire dès qu'elle est prête, expliqua le jeune homme, l'oeil rivé sur Lila.

– C'est quoi exactement ?

– Blut shake, lança-t-il ironiquement.

Lila souriait timidement, se rappelant le surnom que lui donnait sa collègue. Ce type était vraiment cinglé ! Qui pourrait réellement boire du sang ?

Stefan se pâmait à boire cette mixture, cela en était presque sensuel surtout lorsque sa langue rattrapa une goutte échappée du calice. Puis sa main se tendit dans la direction de cette fille qu'il n'avait encore jamais rencontrée, l'invitant à goûter aux délices que contenait ce verre insidieux.

– Je t'en prie...fit-il en avançant vers elle, tel un félin sur sa proie.

– N...Non...

Sans entendre la réponse, son index glissa dans le calice, puis il lui demanda de fermer les yeux afin de mieux apprécier lorsque l'elixir coulerait dans sa gorge. Mais le refus de Lila le contraria, donnant à ses pupilles une étrange couleur bleue foncée avant que le noir n'envahisse ses prunelles. Plus rien n'existait autour de la pauvre victime, comme si elle se trouvait seule avec lui. Les supplications de Claudia auprès de son ami lui semblaient lointaines. Il s'agenouilla et murmura à l'oreille de Lila que si elle n'avait rien contre lui en particulier, il fallait lui prouver. Les yeux de la jeune femme le scrutèrent, sa bouche allait s'ouvrir pour répondre mais son doigt poisseux lui caressa les lèvres, puis il approcha le calice, lui adressa un sourire malicieux et la força à plonger dedans. Ses mains moites s'accrochaient au canapé, la sueur ruisselait dans son dos et le calice se rapprochait...Après tout, il s'agissait peut-être de tout autre chose, l'imagination débordante de Lila lui jouait des tours. Elle allait céder au moment où il se leva pour lui tendre son verre de vin.

Puis sa peur s'évanouit, sa langue caressa ses lèvres que Stefan avait frôlées de son doigt et le goût amer et subtil du sang échoué sur sa bouche raviva l'angoisse

Le regard de Lila glissait de l'un à l'autre, méfiant, prête à partir en courant. La gêne les enveloppait visiblement, les mots restaient en suspens, prisonniers par le remords. Elle amorça son départ quand Stefan lui attrapa le bras avec force d'abord, puis desserra son étreinte et la supplia de s'asseoir.

– S'il te plaît, n'aies pas peur. Reste avec nous. Il lui tendit son verre délicatement et prit place à ses côtés. Claudia se mordit la lèvre inférieure et adressa un petit sourire complaisant à sa collègue. Le bleu des yeux de Stefan avait repris une couleur normale et son regard s'était

enfin adouci. Lila but une gorgée de vin, doux, sirupeux et réconfortant. Alors ses nerfs se relâchèrent et elle éclata de rire au visage de cette situation loufoque et dénuée de sens.

– Blut<sup>1</sup> ? demanda timidement Lila.

– Je n'avais pas l'intention de te l'avouer, expliqua la jeune femme. Nous nous connaissons depuis peu et comme tu t'en doutes, ce n'est pas une chose facile à avouer. Je ne pensais pas que Stefan te ferait ce coup là !

– Je voulais savoir à qui j'avais à faire, un petit doute à éclaircir.

Que voulait-il dire par là ?

– Ta réaction m'intéressait, continua-t-il. Te faire avaler du sang ne faisait pas partie de mes intentions, je te rassure. Mais vue ta nature, Lila, je ...

– Ma nature ? Quelle nature ?! Mais de quoi parles-tu à la fin ? explosa Lila.

– Nous savons que tu es médium, cela se voit dans tes yeux, nous le détectons très facilement. Claudia voulait s'assurer que tu n'étais pas une...ennemie, alors elle t'a amenée ici. Un médium se serait méfié et ne serait jamais venu. Quand à boire du sang...La désolation de Claudia toucha Lila une fraction de secondes et elle revint sur Stefan. Des médiums? ? C'est quoi cette histoire ? Qui sont ces gens ?

Le jeune homme partit dans ses pensées.

– Je vais te raconter une histoire, Lila. Notre Histoire.

Stefan était parti loin dans ses pensées. Ses souvenirs semblaient reprendre vie sous ses yeux.

Claudia jeta un regard furtif à son invitée.

Son ami revivait tout son passé. Certaines images apparurent à Lila et il l'invita à le rejoindre dans son univers, la main tendue vers elle. <sup>2</sup>*Lass die Erinnerung erwachen.*

Les yeux de Lila se fermèrent un instant, des frissons lui parcoururent l'échine, son cœur battait trop fort dans ses tempes, puis une douce sensation l'attira vers cette main tendue, ouverte. Elle l'effleura timidement et entra dans son histoire.

## 7

Berlin 1650.

Sophia Nadasdy, petite fille de la comtesse Erzsebeth Bathory, épouse du grand guerrier Nadasdy, vient d'épouser Frantz Gorth, un riche industriel Berlinois. Peu de temps après leur union, ils avaient acheté une grande demeure à deux étages aux murs blancs, superbe maison de ville, jouissant d'une dizaine de pièces et d'un jardin magnifique. Un balcon élégamment fleuri ornait la façade, distrayant cette rue froide et austère aux murs décrépis de l'actuelle Französische Strasse.

Ce délabrement côtoyait chaque jour banquiers et avocats qui se partageaient le quartier, sans faire cas de la vétusté qui s'étalait toujours plus sous leurs yeux aveuglés par les affaires.

Sophia attirait tous les hommes, tant sa beauté resplendissait. Son teint suavement pâle faisait ressortir le vert émeraude de ses yeux au regard doux et mélancolique, quans à sa longue chevelure auburn, elle restait prisonnière d'un magnifique chignon entouré de roses noires.

La jeune femme avait une passion pour ces fleurs qu'elle cultivait avec grand art. Elle y versait un poison qu'elle confectionnait elle-même et qui leur donnait cette couleur sombre. La seule de Berlin à avoir imaginé ce coloris pour les roses. Ses fleurs faisaient sa fierté et partout l'on disait qu'elles étaient aussi belles que leur créatrice.

---

<sup>1</sup> Sang

<sup>2</sup> Laisse le souvenir se réveiller

Parfois, lorsque Sophia était seule, son passé ressurgissait et assombrissait ses pensées. Elle se souvenait souvent de la Hongrie qu'elle avait dû quitter avec ses parents un beau jour d'été. Sa grand-mère venait de mourir, un homme était arrivé au château et leur avait demandé de quitter le pays au plus vite. Sans explication. Elle n'avait jamais revu cet individu, mais il était resté gravé dans sa mémoire à tout jamais. Sophia l'avait aperçut quelque fois auprès de sa grand-mère qu'elle détestait. Comment aimer une telle femme ? Elle était très jeune, mais la revoyait dans ses belles robes, les mains souvent rouges. C'est un détail qui l'avait marqué, les mains d'Erzsebeth. Ses belles mains fines et poisseuses. « La Dame aux Mains Rouges » l'avait surnommé la petite fille, ce qui avait fait rire la Comtesse.

Sophia se rappelait aussi de cette jeune femme nue dans le jardin, accroupie dans la neige, ligotée, mourante de froid.

– Elle a été très méchante ! avait expliqué Erzsebeth. Voilà ce qui arrive aux personnes qui ne m'écoutent pas. Ne t'avise jamais de me désobéir...

Sophia en avait encore la chair de poule. Ces mots résonnaient à ses oreilles alors qu'elle n'avait que trois ans. Cette femme l'avait littéralement terrorisée.

La savoir emmurée dans sa chambre à tout jamais l'avait réconfortée, puis sa mort fut une délivrance. Pour tout le monde.

Quelques années plus tôt Erzsebeth avait été condamnée pour tous les crimes qu'elle avait commis, elle, mais aussi « ses gens ». On comptait alors plus de six cents jeunes filles assassinées, parfois enterrées, parfois juste laissées sous un lit...

De par son rang, il fut impossible de lui infliger la décapitation, son procès eut lieu à huit-clos et ses enfants réclamèrent qu'elle soit emmurée vivante. Aucun n'avait plaidé en sa faveur, aucun n'avait cherché à la défendre.

Erzsebeth fut donc emmurée dans la chambre de son château, pour avoir torturé et s'être baignée dans le sang de ses victimes, mais également pour avoir usé de sorcellerie et de maléfices. La femme qui l'avait initiée à la magie noire restait introuvable. Sophia était encore très jeune mais avait gardé ce souvenir. Son père, Pal, Grand Officier du Comté d'Eisenburg n'avait pas versé une larme lorsque l'on était venu l'avertir du décès de sa mère.

Puis ils avaient dû partir pour Berlin avec l'homme qu'elle avait vu avec sa grand-mère, où les attendaient une femme qui les hébergerait, car mieux valait quitter la Hongrie après ce qui venait de se passer. Certaines personnes auraient pu leur en vouloir et les tuer, bien que les familles Bathory et Nadasdy jouissent d'une très grande renommée avant ces faits atroces.

En effet, tous plus ou moins cruels mais non pas moins vaillants ; Gyorgy, le grand-père d'Erzsebeth avait combattu sans relâche à Mohac, Andras, un cousin, fut cardinal à Varad, quand à Lazslo, beaucoup plus serein, on lui doit la traduction de la Bible. C'est de cette extraordinaire filiation que descendait la petite Sophia Nadasdy, ainsi que de Judith, issue elle aussi d'une très grande famille noble de Hongrie. Tous cependant, se méfiaient des uns et des autres, particulièrement lors des banquets, où chacun faisait attention à ses paroles.

Erzsebeth, à la beauté excessive qu'elle avait transmise à sa petite-fille, avait la certitude de posséder tous les droits concernant la magie des sèves végétales, ainsi que tous les droits sur le sang humain. Lorsque la Comtesse tuait, elle récoltait le somptueux liquide, convaincue que c'était à elle d'en jouir et qu'il ferait grand effet en glissant sur sa peau d'albâtre.

Tout cela semblait loin et Sophia se délectait de l'heureuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Elle attendait son premier enfant. Aujourd'hui elle possédait sa maison avec son



mari, mais continuait de rendre visite régulièrement à Darvulia, la femme qui l'avait recueillie à Berlin avec ses parents.

Ce matin là elle se rendit chez elle afin de lui apporter quelques provisions que la vieille femme avait réclamées. Mais en entrant dans la maison Sophia remarqua qu'il régnait une étrange atmosphère, une odeur particulière commençait à s'imprégner dans les murs.

Sophia qui était entrée dans la petite maison sans frapper, comme à son habitude, surprit Darvulia en pleine séance de magie noire.

Une fumée nauséabonde s'échappait d'un coquemar en terre où cuisait un curieux mélange, tandis que des herbes venaient agrémenter le tout. La vieille femme prononçait des incantations en vieil hongrois que Sophia avait du mal à comprendre et visiblement son arrivée s'était noyée dans ses mystérieuses palabres car à aucun moment Darvulia n'avait interrompu son activité.

La jeune femme resta sur le pas de la porte, tétanisée. Trop de souvenirs douloureux dansaient devant ses yeux ébahis. La Comtesse se tenait à nouveau en face d'elle, un mauvais rictus au coin des lèvres. Sophia tentait de chasser son image, lorsque Darvulia tourna la tête dans sa direction et lui ordonna d'approcher. Sophia recula vivement mais déjà la vieille lui agrippait le bras et l'entraînait dans le fond de la pièce. Leurs pieds firent rouler des vieilles boîtes en fer, ainsi que des instruments équivoques, provoquant un vacarme épouvantable. Les yeux de Sophia passèrent en revue tous les bocaliers installés sur la grande étagère, sans en comprendre véritablement leur contenu, puis des tubes à essais, des pinces, tout cela se succédait sous ses yeux inquiets. Jamais auparavant elle n'était entrée dans cette pièce funeste et morbide.

Arrivées devant le mur du fond, Darvulia la somma d'appliquer ses mains sur la pierre. Sophia lui lança un regard interrogateur et voulut en comprendre la raison. Un regard glacé se posa sur elle, puis la sorcière fit asseoir la jeune femme et lui réclama toute son attention. La pauvre secoua la tête. Oui, elle écouterait. Des larmes se mirent à rouler sur ses joues, ses doigts s'entortillaient, mais elle allait écouter, le choix ne lui était pas laissé. Hélas...

Darvulia demeurait dans la forêt de Csejthe où elle préparait d'innombrables filtres. Elle avait initié Erszabeth alors qu'elle n'était qu'une enfant et la vieille s'était toujours appliquée à lui promulguer de bons conseils.

Le vieillissement n'était pas toléré chez Erzsebeth, dont la beauté devait rester intacte, sans être abîmée par les années, ainsi, passait-elle des journées entières à se scruter dans son miroir afin d'y guetter les premiers signes d'une vieillesse latente. Alors, sur les conseils de Darvulia, elle se mit à capturer des jeunes filles, vierges si possible, pour ensuite les torturer et s'immerger totalement dans leur sang offert afin que sa peau ne flétrisse jamais. Mais ces crimes finirent par être dévoilés.

– Ta famille l'a laissée tomber, tous lui ont tourné le dos. Alors, ta grand-mère mit tous ses espoirs en toi pour venir la libérer. Mais entre-temps elle a jeté un sort aux gens de Csejthe. Elle les a emmurés, comme elle, c'est-à-dire que plus aucun Hongrois ne peut quitter cette jolie petite ville. Seuls les étrangers de Csejthe ont été chassés afin de ne pas subir le châtement total.

Sophia apprit que sa grand-mère lui avait fait boire un filtre lorsqu'elle était enfant qui lui permettrait de passer à travers le mur de chez la sorcière pour venir la libérer. En attendant, Csejthe vivait dans un monde parallèle, à l'intérieur d'un mur. Rayé de la carte.

– Elle n'est donc pas morte ? hasarda Sophia.

Darvulia se mit à rire. Quelle question !

– L’honneur te revient donc. Tu la libères, tu libères ainsi les gens de Csejthe. Elle t’attend depuis de nombreuses années mais voulait s’assurer que tu serais prête et qu’avec le temps tu lui pardonnerais ses impairs.

– Comment pourrais-je pardonner ? s’exclama Sophia, hors d’elle et prise de panique. Elle tremblait de tout son corps, et pensait à l’enfant qu’elle portait.

– Sans t’en rendre compte, je continuais de te faire boire du filtre afin de bien te préparer. Tu as suffisamment de force maintenant pour passer à travers ce mur.

Sophia le scruta, les yeux embués de larmes. Darvulia lui avait fait boire le filtre de malheur, et son bébé ?... Le courage reprit soudain vie en elle, et pour son petit elle se leva, se retourna sur la vieille sorcière et lui demanda ce qu’il arriverait si elle refusait. La réponse qui lui fut faite l’horrifia. Il faudra attendre qu’un peuple vive ce qu’on lui a fait endurer pour pouvoir alors s’enfuir. Le jour où l’on enfermera des innocents dans un mur, alors la liberté leur reviendra, mais en attendant, Erzsebeth se vengera en errant dans celui qui la tient prisonnière. Sa descendance ne vivra pas en paix, jamais !

Sophia ne voulut en entendre d’avantage et se rua vers la porte, déchirant sa robe sur son passage.

Arrivée chez elle, son beau visage se tordit de douleur et les larmes n’en finirent plus de ruisseler. Toutes ses pensées allaient vers le bébé qu’elle portait depuis deux mois. Lui aussi avait bu de cette infâme mixture. Allait-il survivre ? La vie de Sophia, si heureuse, devint un véritable calvaire. Il n’y avait pas un jour sans que des douleurs dans son ventre ne se fassent ressentir. Le médecin lui-même ne pouvait apporter de diagnostique valable. Mais l’enfant s’accrochait et son petit cœur continuait de battre. Ainsi continuait la vie...

## 8

Stefan fit une pause dans son récit et se dirigea vers la fenêtre, perdu dans ses pensées. La pâleur de son visage se reflétait dans le carreau.

Puis son front s’appuya contre la vitre et ses yeux se fermèrent quelques instants. Lila n’osait regarder sa collègue et ses yeux ne pouvaient se détacher de Stefan. Elle pouvait presque ressentir sa peine, comme si celle-ci flottait tout autour de lui.

Claudia le regardait elle aussi et comprenait. N’avaient-ils pas vécu ensemble toute cette folie ? Eux aussi, en tant qu’Allemands avaient été chassés de Hongrie et avaient dû revenir sur Berlin, leur ville natale. Ils étaient si heureux à Cjethé ! Si seulement tout cela n’avait pas existé ! Aujourd’hui ils seraient morts, mais comme leur vie aurait été différente ! La Bathory n’avait pas été tendre avec eux. Certains membres de leur famille avait péri, et la mère de Stefan ne fut pas épargnée.

Lila tenta de poser une question et rompit le lourd silence. L’enfant a-t-il survécu ? Stefan lui adressa un sourire malicieux, annonçant que la suite serait heureuse. Mais le serait-elle vraiment ? Il reprit sa place, repoussa ses cheveux en arrière et poursuivit.

## 9

Sophia narra sa visite chez la vieille Darvulia à Frantz qui l’écoula, médusé. Il avait peine à croire ce que racontait sa femme mais son visage décomposé l’inquiétait. Elle lui avait déjà raconté en quelques mots son histoire, sans jamais rentrer dans les détails les plus profonds de sa mémoire qui lui interdisaient de franchir certaines limites.

Frantz la réconforta, après tout Darvulia avait peut-être sombré dans un autre monde !

Non, Sophia avait vu sa folie danser au fond de ses yeux. Elle savait que la vieille femme n'inventait rien, de plus, elle l'avait vue faire ses incantations.

Puis les jours passèrent, Sophia tentait désespérément d'oublier, prenant soin de ne plus jamais passer à côté de la maudite maison et rendait très souvent visite à sa grande amie Istvana, à qui elle se confiait.

Elle sentait grandir cependant une anomalie dans son organisme. Quelque chose n'allait pas. Souvent prise d'évanouissements ou de maux de ventre épouvantables. Les symptômes persistaient malgré les remèdes du médecin. Plus rien ne la soulageait, pas même les potions qu'Istvana tentait de lui confectionner. Elle savait que le filtre abîmait son corps, la détruisait peu à peu car Darvulia avait surdosé le contenu de son satané breuvage qu'elle faisait prendre à la jeune femme en guise de tisane. Elle savait au fond d'elle-même qu'elle ne survivrait pas à la naissance de son enfant. Lui par contre, devait vivre.

Un matin, alors prête à accoucher elle coupa quelques unes de ses magnifiques roses noires et les mit dans un vase, et respira leur doux parfum. L'été s'annonçait chaud, le soleil piquait sa peau sucrée et tandis qu'elle caressait le pétale d'une de ses fleurs, une idée lui vint.

D'un pas rapide, elle se dirigea vers la serre, attrapa le poison qu'elle utilisait pour les roses, en versa dans un petit récipient, puis le dilua avec des feuilles d'érable, des feuilles de prunier, du thym et du jasmin. Tous ses gestes étaient effectués avec exactitude et précision. Lorsque tout fut terminé, son regard balaya une dernière fois la serre, puis sa main tremblante referma définitivement la porte. Elle emporta le petit récipient dans sa chambre.

Le lendemain les contractions arrivèrent. Sophia, allongée dans son lit souffrait le martyr, tandis que la sage-femme commença à préparer l'accouchement. Des perles de sueur scintillaient sur son corps, la douleur devenait insoutenable, mais une seule chose lui importait, sauver son bébé.

Un petit garçon et une petite fille vinrent au monde, sans trop de difficulté, le travail se passa normalement et lorsque tout fut terminé, Frantz prit son fils que la sage-femme venait juste de terminer de laver. Des larmes ruisselaient sur ses joues, il était le plus heureux. Pour quelques minutes encore. Il savourait sa joie.

Puis Sophia demanda à rester seule avec ses enfants. On lui rendit le petit, et son souhait fut exhaussé. La chambre redevint silencieuse, son fils semblait la regarder, ses yeux déjà très expressifs dégageaient une certaine clairvoyance. Sophia lui sourit et le serra contre elle. Elle les berça quelques instants, puis tourna la tête vers le petit récipient, caché dans le tiroir de sa table de nuit. Les pupilles du petit garçon suivaient les gestes de sa mère qui ouvrait le couvercle.

– Voilà ce qui va vous sauver. Sophia glissa son doigt dans l'étrange mixture destinée habituellement à ses roses, puis introduit son doigt dans la bouche des nourrissons, caressa leurs petites gencives douces comme les pétales de roses. Le poison allait bientôt circuler dans tout leur petit corps. L'antidote allait faire son effet, ses enfants vivraient. Sophia aurait tant voulu en prendre elle aussi ! Mais comme le filtre des deux femmes lui avait été administré directement, la situation était irréversible. L'antidote ne fonctionnerait pas. Pas sur elle. Ses bébés l'avaient protégée de la mort, mais en la quittant, l'espoir de s'en sortir était inexistant.

Ses beaux yeux commencèrent à s'embrumer, sa vue laissait place à un voile noir, ses membres s'engourdirent peu à peu, lorsque enfin, son âme se libéra de son corps, dessinant sur son joli visage un sourire de délivrance. Les enfants s'étaient endormis.

Frantz frappa à la porte de la chambre. Aucun bruit, aucun son ne lui parvenait. Étonné, il

poussa délicatement la porte et découvrit avec stupeur sa femme endormie, les lèvres noires. Il se précipita à son chevet, la secoua doucement, tout en sachant qu'elle s'en était allée pour toujours. S'agenouillant au pied du lit il laissa couler sa peine, prit ses mains dans les siennes et les serra aussi fort qu'il put, et constata avec effroi le voile de fraîcheur qui les enveloppait. Frantz resta ainsi à laisser vagabonder sa tristesse jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque ses enfants le tirèrent de son désespoir, lui faisant prendre conscience que la vie était encore là et réclamèrent son attention.

Il prit son fils dans ses bras, le contempla un instant, saisi par ces yeux qui le scrutaient, puis un semblant de sourire se dessina sur sa petite bouche. Mais son magnifique regard émeraude se pointa vers Sophia et se durcit, ses petits sourcils se froncèrent et il se mit à hurler. Le bébé avait compris que l'on avait fait du mal à sa maman. La petite fille le regarda et partagea sa peine.

Sven allait grandir avec une rage en lui, parfois incontrôlable. La vengeance occuperait chaque jour son esprit, tandis qu'une force incommensurable s'installerait dans son corps. Le poison avait fait son effet, bien au-delà des espérances de Sophia.

Pour son dixième anniversaire, son père lui remit, non sans émotion, le pendentif que portait sa mère : une rose noire qui resta à son cou à tout jamais. Sa sœur Sylla reçut quand à elle les boucles d'oreille.

Parfois le garçon se rendait seul sur la tombe de sa mère, lui apportait ses roses et restait à contempler le portrait que Frantz avait accroché. Ses conversations n'en finissaient plus, et chaque fois qu'il la quittait, Sven lui demandait pardon. Pardon de lui avoir ôté la vie, alors qu'elle lui avait donné la sienne.

En cette triste journée d'hiver, la neige vint caresser la tombe et y déversa son chagrin sur la dalle. Parfois, Sven et Sylla avaient l'impression de voir couler des larmes sur les joues laiteuses de leur mère, la belle Sophia Nadasdy, à travers ses roses noires.

## 10

Stefan leva les yeux sur Lila, qui le regardait, le visage grave. Toute la méfiance ressentie quelques minutes plus tôt avait laissé place à la compassion. Puis ses sourcils se froncèrent.

– Quel rapport avec le sang ? Pourquoi en buvez-vous ?

– Erzsebeth a voulu nous transmettre sa folie. Puisqu'on l'avait punie pour s'être baignée dedans, elle a souhaité que nous aussi, nous sachions ce que c'était, elle a fait en sorte que, comme elle, nous ne puissions plus nous en passer et ce, afin que nous ne l'oublions jamais. De ce fait, il nous est impossible de vivre sans. Elle nous a eut, nous aussi, les Allemands, car avant de nous faire partir de son pays, elle s'est également vengée sur nous. Elle veut rester à jamais dans nos esprits. Qu'on s'en rappelle comme elle l'avait dit à Sophia.

Trois siècles plus tard, l'histoire avait voulu que les Berlinoises soient eux aussi enfermés à l'intérieur d'un mur, ce qui libéra les Hongrois de Csejthe, et le passage entre leur monde parallèle et Berlin fut accessible. Tout comme l'avait énoncé Erzsebeth.

Cependant, beaucoup de personnes voulurent y rester, et beaucoup d'Allemands vivant en Hongrie à l'époque, purent retrouver leurs amis et décidèrent de s'installer dans leur ancienne ville.

Erzsebeth leur avait également donné en héritage une vie qui durerait des siècles, dans le seul objectif de les faire souffrir. Qu'ils demeurent avec elle et qu'ils partagent sa tourmente ! La seule chose capable de mettre fin à leur vie, serait l'absence de sang.

Son ancien château était toujours habité par ses serviteurs, ceux qui avaient dénoncé ses crimes abominables, ceux qui avaient réussi à mettre un terme à toutes ces horreurs, ceux qui avaient tout vu, tout subi, tout enduré et qui par un beau matin, s'en étaient allés trouver le cousin d'Erzsebeth, le palatin Thurzo.

Thurzo avait des doutes depuis quelque temps concernant sa cousine. Lorsqu'il lui rendait visite, certaines choses lui semblaient étranges ; par exemple le comportement excessif d'Erzsebeth, accompagné d'un regard dévastateur et inquiétant, sans parler de son air hautain, intimidant. Magnifique créature. Épouvantable créature !

Les fêtes de Noël s'étaient déroulées au château de la Comtesse, qui pendant plusieurs jours avait reçu dignement ses convives, les gratifiant d'un sourire transcendant. Toujours aussi sublime dans sa robe de velours noire, rayonnante de volupté. Cependant Thurzo gardait un œil rivé sur elle. Parfois, Erzsebeth se perdait dans ses pensées, ignorant tout son entourage. Quand elle refaisait surface, un autre visage apparaissait. Déconcertant... Certes, la belle Erzsebeth avait rarement fait preuve de grande volubilité, mais ses absences se révélaient troublantes.

11

Lorsque Thurzo, le palatin, se rendit au château, le lendemain des fêtes, accompagné du pasteur et de quelques gens d'armes, quelle ne fut pas sa détresse en voyant le morne spectacle que lui offrirent les caves du château. La vue de toutes les atrocités commises lui souleva le cœur. Bon nombre de cadavres gisaient dans tous les coins, et des grosses chaînes retenaient de pauvres jeunes filles qui attendaient leur tour, amaigries et épuisées.

Dans le fond de cette cave sordide et glaciale, une étrange créature se tenait droite, effrayante. Son corps imposant semblait attendre quelque chose dans l'obscurité. La fameuse Vierge de Fer, encore toute ensanglantée, attendait les autres victimes afin de les enfermer à tout jamais après les avoir transpercées.

Dépité, il fit arrêter sa dangereuse cousine. C'en était terminé avec elle, les crimes cessèrent, mais la hantise, elle, resterait à jamais.

Quelques jours plus tard le jugement fut prononcé. Erzsebeth Nadasdy, née Bathory, finirait ses jours emmurée dans sa chambre, sans ne plus jamais voir la lumière. Elle resterait dans son monde, celui de l'obscur, des ténèbres, de l'enfer...

Stefan et Claudia regardaient Lila, curieux de connaître sa réaction. Croirait-elle à leur histoire ? Tout cela semblait tellement difficile à admettre. Cependant ses dons de médiumnité lui laisseraient peut-être entrevoir la vérité. C'était la première fois qu'ils se livraient à une inconnue mais étrangement Stefan se sentait bien, comme s'il lui avait fallu se décharger d'un lourd fardeau.

Non, bien sûr ce n'était pas des vampires, comme Lila le supposait, mais leur nature avait malgré tout quelque chose d'exceptionnel. Ils étaient humains, et pourtant, une partie leur avait été volée. Leur force était décuplée, ils buvaient du sang, voyaient parfaitement dans l'obscurité et jouissaient toujours de la vie, des siècles plus tard. Et des siècles plus tard, Claudia s'amusaient encore à appeler son ami « mon vampire »...

Lila frissonnait, tentait de digérer cette histoire. Erzsebeth Bathory...

Ainsi l'homme aperçut se fondant dans le mur n'était pas une vision. Elle avait froid, aurait bien avalé un thé, mais... Son regard dégageait une certaine compassion, un sourire timide se

dessina sur ses lèvres et elle se leva, épuisée, le visage blême.

Stefan attrapa son long manteau et la prit par le bras. Il allait la raccompagner.

12

Il descendit les escaliers plongés dans l'obscurité sans allumer, laissant Lila seule à la recherche de l'interrupteur.

– Attends-moi ! l'entendit-il chuchoter.

– Pardon ! lança Stefan en allumant la lumière deux étages plus bas.

Il l'attendait à l'entrée de l'immeuble, les mains enfouies dans ses poches.

Le froid cingla le visage de Lila qui finit de la réveiller tout à fait. La neige venait se coller dans ses cheveux, lui faisant regretter la chaleur de l'appartement.

Une vieille Opel noire, garée négligemment les attendait. La neige s'était installée dessus pour la nuit. Lila la regarda, sceptique. Elle se dit que jamais cette voiture n'allait démarrer et la ramener chez elle ! Stefan plaisantait forcément et allait finir par introduire sa clef dans la voiture garée derrière cette épave. Mais non. Il ouvrit la portière qui émit un bruit épouvantable et s'installa au volant. Médusée, Lila pris place à ses côtés.

Stefan mit le contact et l'Opel démarra au quart de tour.

– Et non, elle ne roule pas à l'essence sanguine, mais je l'aime bien ! s'exclama-t-il, caressant le volant de ses pouces.

Tant qu'elle les amènerait entier à destination, tout irait bien, pensa la jeune femme, qui lui indiqua avant de se laisser conduire. Le paysage défilait derrière la vitre et Lila tenta d'imaginer Berlin à l'époque de l'histoire que lui avait contée Stefan.

Parfois, un visage lui apparaissait sur le trottoir d'en face, ou sur le pare-brise et puis s'envolait comme si le vent le renvoyait dans son époque.

– À droite ou à gauche ?

Lila fut arrachée à ses visions et il lui fallut un petit moment avant de refaire surface et de comprendre la question. Après lui avoir indiqué, ses personnages réapparurent, notamment Sophia qui berçait ses enfants. Des larmes de sang se mirent à couler sur ses joues alors que ses yeux se fermaient pour toujours.

– On est arrivé !

La vieille Opel s'était arrêtée devant l'immeuble sans que Lila s'en rende compte. Une fraction de secondes, elle crut voir des gouttes de sang glisser le long de la vitre. Ses yeux la brûlaient et toutes ces apparitions furent mises sur le compte de la fatigue. Une silhouette pourtant, semblait l'attendre sur les marches de son immeuble. Impossible de distinguer le visage, seule la silhouette, immobile et de taille moyenne se découpait nettement dans les ténèbres.

Lila décida d'attendre dans la voiture, le regard rivé sur cette forme, plissant les yeux afin de tenter de découvrir la personne assise sur les escaliers. Au bout de quelques secondes, elle s'aperçu que Stefan la scrutait comme une bête curieuse, tentant de savoir ce qu'elle fixait avec tant d'attention.

– Mais qu'est-ce tu fabriques ?? finit-il par demander. Tu regardes quoi ?

– Qui est assis sur les marches à ton avis ? Tu connais ?

– Hein ?? Quelles marches ?? Lila, cette rue est complètement déserte ! Tu crois qu'avec le temps qu'il fait, un abruti viendrait s'asseoir sur les marches pour se faire tremper ?

– Viens ! On va voir qui c'est !

Le pauvre sortit de la voiture et la suivit, contraint. Ils restèrent comme deux imbéciles, sous la neige, devant des escaliers dénués de toute présence. Cependant, le regard de Lila glissa sur

le côté afin de s'assurer que la silhouette ne s'était pas éclip­sée pour les surprendre mais il n'y avait rien aux alentours, juste eux deux, trempés. Stefan passa son bras autour des épaules de la jeune femme et l'accompagna jusqu'au hall d'entrée. Les cristaux de neige les aveuglaient, leurs chaussures avaient prit l'eau, leur trempant les pieds.

Toujours pas rassurée, les yeux de Lila se plantèrent par dessus l'épaule de Stefan, et elle n'hésitai pas à se pencher sur le côté afin de s'assurer que personne ne se tenait derrière lui. Les paroles du jeune homme lui passaient totalement au-dessus de la tête. Il finit par se retourner, ses prunelles se rétractèrent au maximum et son regard transperça les ténèbres, rien ne semblait lui échapper.

– Bon, finit-il par lâcher, au bord du désespoir, il n'y a personne dehors. Tu peux aller te coucher tranquille, j'ai tout scruté. Si je te le dis !...

Il y avait réellement une personne assise, les visions de Lila ne la trompent jamais, seulement Stefan n'était pas capable de le capter.

Stefan quitta le hall, sous l'oeil amusé de l'homme assis sur les marches.

13

La cloche de la petite église sonnait onze heures, sortant Lila d'un lourd sommeil. Un goût étrange dans la bouche la réveilla tout à fait. Ses yeux s'ouvrirent en grand et tous les souvenirs de la soirée de la veille lui revinrent en mémoire. Elle se redressa et passa son index sur sa langue afin de vérifier qu'elle ne saignait pas. Un goût détestable et morbide avait envahi son palais mais son doigt ne laissa entrevoir aucune trace suspecte.

La journée s'annonçait ensoleillée, la neige avait laissé place à un soleil radieux qui décida Lila à aller faire une promenade à Potsdam, près de Berlin au château "sans souci", là où aimaient se donner rendez-vous Friedrich II et Voltaire.

La jeune femme adorait fréquenter le parc du château le week-end, seule ou avec des amis afin de se ressourcer et de se nettoyer l'esprit.

Les allées se remplissaient lentement, le soleil avait réussi à faire sortir les plus réfractaires. Les mains enfouies dans les poches de son manteau, Lila regardait les branches dénudées des arbres où quelques oiseaux étaient venus s'y cailler les plumes. Le regard rivé vers le ciel, elle ne vit pas le ballon d'un petit garçon qui vint heurter ses pieds. Elle se baissa pour le lui rendre et aperçut dans la neige une petite carte de visite, toute noire ornée de dessins fort singuliers qui attira son attention. Le gamin reprit son ballon et se sauva vers sa mère qui l'attendait. Lila le regarda s'éloigner, la carte dans la main, caressant les lettres imprimées en relief sur le petit carton. Les contours représentaient une fresque dorée, elle aussi en relief, entourant un nom:

"bar de la Prise de Sang", Thorsten Wittenberg, gerant. Une adresse figurait également et Lila se promit d'y faire un tour à l'occasion. Le château apparut enfin et la carte se faufila dans la poche, attendant sagement d'en ressortir.

La jeune femme s'arrêta un moment sur les nombreuses fenêtres et imagina la vie à l'époque de Friedrich II. Quelle pièce se cachait derrière telle ou telle fenêtre ? Des habitants du Mur avaient-ils déjà été reçus à cet endroit ? Une boule se forma dans son ventre, tandis que la fatigue commençait à se faire ressentir. Ses jambes avaient du mal à la soutenir et par chance un banc se libéra et lui permit de souffler un peu, tout en admirant le bleu du ciel dégagé. Les lunettes de soleil sur le nez et la tête renversée lui donnaient une allure bourgeoise et elle se plut quelques instants à se prendre pour une reine quelconque. Tant qu'à faire !

Après avoir massé ses jambes, Lila se remit en route, la température baissait considérablement et le froid commençait à s'insinuer à l'intérieur de son manteau. Elle quitta le parc et se retourna afin de contempler une dernière fois les vestiges d'un passé révolu.

14

Un épais brouillard l'enveloppa à la sortie du métro. Elle traversa la grande route, aveuglée par les phares des voitures et arriva face aux restes du mur de Berlin.

Quelques mètres plus loin, deux hommes discutaient, immobiles sur le trottoir tristement désert. La jeune femme ne les avait pas remarqués, s'amusant à faire craquer le talon de ses bottes dans la neige, mais leurs voix lui firent relever le menton.

Leurs longs manteaux noirs surgirent telles deux ombres inquiétantes dans ce brouillard majestueux, leur chevelure se balacait au rythme du vent, seul le Mur semblait les écouter avec intérêt. Soudain, l'un d'eux se blottit contre la pierre et se fonda en lui, laissant sur place son complice, qui, s'avança vers Lila, statufiée à seulement quelques mètres de là. Le long manteau noir s'approcha et lui jeta un regard qui lui fit mal. Ils se scrutèrent quelques secondes dans la nuit glaciale, comme si chacun imprimait le visage de l'autre puis l'étrange individu continua son chemin, imperturbable, sans faire cas de sa victime qui gisait à terre, au pied du Mur.

Dans la grande artère, située de l'autre côté, la circulation coulait à flots, la vie battait son plein, alors qu'au pied du Mur, elle semblait s'être arrêtée pour quelques temps.

15

Till Bucker rentrait chez lui, satisfait de la décision du Comité de lecteurs, dont il faisait partie et qui avaient accepté d'éditer ce fabuleux bouquin qu'il venait de terminer. Till bossait dans une grande maison d'édition Berlinoise et avait une adoration pour les histoires fantastiques, et cette comédie se déroulant dans l'Au-Delà, écrite par cette jeune auteur totalement inconnue et dont tout le monde se fichait l'avait particulièrement amusé.

Il traversa la rue et son attention fut attirée par des gémissements. Une fille gisait là, par terre, complètement recroquevillée. Que lui était-il arrivé ? Le jeune homme s'approcha d'elle, s'agenouilla et la secoua doucement, mais seul un douloureux gémissement lui répondit.

Till comprit de suite ce qu'il se passait, plongea la main dans sa poche, en sortit un canif, planta la lame dans sa veine et tendit son bras vers la fille.

– Tiens ! Sers-toi ! Faut pas rester sans te nourrir, c'est pas sérieux ce que tu fais.

Lila plissa les yeux vers lui, la lumière des réverbères lui faisait mal et Till ne vit pas son regard. Un jeune homme d'une vingtaine d'années se tenait à côté d'elle, ses longs cheveux blonds lui caressaient la joue. Tu ne peux plus rentrer, n'est-ce pas ? T'as plus suffisamment de sang ?

– Hein ? ! répondit Lila sur un ton désagréable.

– Tiens ! fit-il en approchant d'avantage son poignet ensanglanté.

Lila lui demanda simplement de l'aider à se relever et il dut la garder dans ses bras quelques secondes afin qu'elle ne tombe pas. C'est pas possible, t'as rien bu depuis combien de temps ? s'inquiéta le jeune homme.

– Bu quoi ?...Je veux rentrer, pleurnicha Lila sur son épaule.

16



– Ok, on y va.

Elle se retrouva plaquée contre lui, pouvant à peine respirer et en une fraction de secondes, ils se retrouvèrent de l'autre côté.

Lila contempla Till un instant, se dégagea de ses bras et se mit à scruter ce qui l'entourait, totalement paniquée. Il la regardait s'agiter, puis posa ses mains sur ses hanches et d'un ton légèrement excédé, lui dit qu'il l'avait ramenée de l'autre côté et que maintenant, elle n'avait qu'à se débrouiller pour rentrer chez elle. Après tout, il avait fait le plus gros et en plus, madame n'était pas contente ! Le pauvre se retourna et amortit son départ. Lila lui courut après, affolée et dans un mouvement de panique elle le força à se retourner.

– Mais on est où ?!!

– T'as besoin de te faire soigner, toi !

– Me dis pas que...

Le comportement désespéré de la fille le toucha et l'angoissa en même temps. Il scruta son regard et le sien s'affola à son tour. Sa main se plaqua sur son front. Qui es-tu ? demanda-t-il.

Son histoire lui fut racontée en détails, ainsi que sa rencontre avec deux de ses congénères. Entre temps, ils s'étaient assis à l'abri des passants, parlant avec avidité, sans aucune interruption, comme s'ils s'étaient toujours connus. Puis elle regarda le petit chemin sinueux qui leur faisait face, au bout duquel se dressait une petite colline avec une large bâtisse noire. Leur regard se planta sur ce décor peu engageant. Ils restèrent songeurs l'un et l'autre, les yeux perdus dans le lointain. Puis ils se mirent à rire de cette situation saugrenue dans laquelle ils s'étaient mis. Le jeune homme lui demanda si elle allait mieux et un signe de tête affirmatif lui répondit.

Till la raccompagna de l'autre côté, touché par la gentillesse que lui avait témoigné cette fille, ramenée par inadvertance dans son monde à lui. Cette nuit là, une grande amitié naquit entre deux êtres que beaucoup trop de choses opposaient.

Une des nombreuses fenêtres de la vieille bâtisse noire s'illumina, tandis que tous les deux repartaient sur Berlin.

16

La rue était déserte, comme avant leur départ.

Lila invita le jeune homme à continuer leur discussion chez elle, au chaud cette fois. Son appartement se situait en face, l'index pointé en direction d'un balcon indiqua à Till précisément l'endroit où il allait se rendre pour la "discussion".

Il n'était pas très enclain à venir raconter sa vie, surtout à une inconnue, mais Lila avait l'air sympathique. Méfiance toutefois, son regard n'indiquait rien de bon. Il décida malgré tout de la suivre. Ce qui lui était arrivé apparaissait comme une évidence. Une rencontre avec une personne de chez eux, sans aucun doute. Sauf que le type qui lui avait fait ça devait être sacrément coriace !

Une medium...

Il la regardait préparer le repas, les bras croisés dans l'embrasure de la porte. Ses gestes étaient vifs et gracieux à la fois. Till proposa son aide, mais elle déclina l'offre, continuant à s'affairer tout en marmonnant des mots en langue française.

Un verre de vin se tendit dans sa direction, et instinctivement il se recula, laissant le verre en suspens.

– Je ne peux pas...

La jeune femme s'excusa, un petit sourire sur les lèvres, ôta le vin à la saveur fruitée de sous son nez et l'invita à passer au salon. Monsieur Bulle quitta son canapé afin de se diriger vers la table qui dégageait un doux fumet de viande. Celle de Till avait fait un aller-retour très rapide dans la poêle.

Les étagères surchargées de livres l'attirèrent et ses mains se mirent à caresser les couvertures aux titres totalement incompréhensibles pour lui. Ceux écrits en allemand n'étaient pas nombreux, mais la texture même du livre l'avait toujours séduit, quelque soit la langue utilisée. Il était en train d'en déchiffrer un en français, ce qui eut l'air de captiver le chat qui écoutait assidûment assis sur son derrière. Lila apporta le reste des plats, riant de la prononciation maladroite de son invité. Till reposa l'ouvrage après avoir adressé un clin d'oeil à Monsieur Bulle qui s'était finalement endormi sur son séant.

C'est à la fin du dîner que ses questions l'assaillirent. Qu'y avait-il dans ce fichu mur ? Till restait les yeux plongés dans son assiette, tel un petit garçon se faisant gronder par sa mère. Au bout de quelque temps, il expliqua brièvement, espérant qu'elle se contenterait de sa courte explication. Il n'avait pas envie de s'étendre sur ce sujet, bien qu'elle lui ait juré ne pas faire partie de leurs ennemis.

“ Je suis née comme ça !”, avait-elle lâché en toute impunité, je n'y peux rien. Comment ne pas la croire ?

Il s'appliqua néanmoins à être clair, bien que ses explications soient concises. Le discours était identique à celui de Stefan, ce monde parallèle qui leur était devenu accessible par l'apposition des mains sur la pierre leur avait été donné en héritage par...quelqu'un...dont je préfère taire le nom.

– Emmène-moi encore chez vous, je veux voir à quoi ça ressemble! avait-elle demandé après avoir plongé ses lèvres dans son verre de vin.

– Je ne peux pas. Notre Didaskein va me faire la peau si je fais un truc pareil. Lila, aucun Berlinoise n'est au courant de notre existence. Nous pouvons vivre parmi vous, sans jamais révéler notre identité, et encore moins notre « lieu d'habitation ». J'ai fait assez de bourdes avec toi ce soir !

– C'est quoi le Didask truc ?

– Notre Meneur, celui qui nous conduit.

La jeune femme semblait si déçue que Till hésita puis lui céda en échange de son silence.

– Bon, un café ?

– Très drôle !

Ils se sourirent et Till promit de repasser le lendemain pour dîner avec elle. Avant de partir il lui emprunta un livre sur Paris agrémenté de diverses photos.

Elle se rendit dans la cuisine et mit la cafetière en route.

17

L'heure fut enfin venue de rencontrer Sven, alias le Didaskein, qui devait être, comme Lila se l'imaginait un véritable tyran, petit, grassouillet et chauve.

Le bar de “ la Prise de Sang ”était quasi désert ce soir là lorsque Till et sa nouvelle amie firent leur entrée. Toutes les tables et les chaises étaient soigneusement alignées, recouvertes de nappes noires sur lesquelles des petits elfes supportaient des bougies consumées depuis des siècles et qui, visiblement n'avaient pas été changées depuis. Des toiles suspendues aux murs laissaient libre-court aux araignées de tisser la leur. De toute évidence l'apparition des deux

nouveaux passa totalement inaperçue puisque personne ne vint vers eux, comme s'ils s'étaient transformés en fantômes.

Ce soir là, Sven, assis à une table ronde, racontait des histoires hallucinantes à toute une assemblée qui n'avait d'yeux que pour lui. On l'écoutait, un verre de sang à la main, picorant de ci de là d'étranges mignardises semblant baigner dans l'huile. Le cœur de Lila se soulevait, rien qu'à les regarder, mais ce n'était rien par rapport à leurs dents gâtées qu'ils affichaient en riant des anecdotes de leur Didaskein.

Till attrapa la manche de son amie et l'emmena visiter l'arrière du bar. Une espèce de cuisine monstrueuse où mijotaient des cadavres humains. Un cuisinier crasseux plongeait une énorme cuiller en bois dans une des marmites et se mit à mélanger le tout en leur adressant un sourire chargé de pourriture. Lila retourna dans la salle principale, Sven se tenait debout, petit, grassouillet, une grosse bedaine sortait de son pantalon et ses grands gestes exprimaient tout, sauf la grâce.

Soudain une musique interrompit les bruyantes conversations. Sven s'avança dans la direction de la jeune inconnue, bavant du sang.

Lila sursauta. La musique venait tout simplement du radio-réveil qui la prévenait qu'il était sept heures et qu'il fallait qu'elle se lève afin d'aller donner ses cours de théâtre. Assise dans son lit, elle se remémorait ce rêve désagréable et se promit de ne jamais mettre les pieds dans ce maudit bar. *Mais il ne s'agit que d'un rêve, ne te laisse pas impressionner par ton imagination débordante...*

Elle allait pour rejeter la couette au pied du lit, lorsque ses yeux, mal réveillés, tombèrent sur une rose noire, posée à côté de son oreiller. D'où sortait cette fleur ? Serait-ce Till qui lui aurait déposée la veille avant de partir ? *Tu l'aurais vue en allant te coucher, réfléchis !* L'envie de tuer cette petite voix sarcastique naquit en elle tandis qu'elle s'emparait de la rose. Son parfum envoûtant le réveilla tout à fait et ses doigts se mirent à caresser ses pétales de soie. Noirs. N'était-ce pas la fleur que cultivait la mère de Sven ? *Si !*

Il faut avouer que la veille Lila avait bu pas mal, ce qui expliquerait que la rose ait été occultée. Ça devait être ça ! Elle s'était mise au lit hâtivement et de ce fait, n'avait pas remarqué le petit cadeau de Till. *Balivernes !*

18

De l'autre côté aussi le jour se levait, sombre et triste. La grande bâtisse en haut de la colline, surplombant un petit chemin sinueux jonché d'ornières se réveillait elle aussi des torpeurs de la nuit. Derrière les grandes fenêtres dansaient les flammes des bougies, élégantes et suaves dans cette obscurité intrigante.

Till ouvrit les yeux et se tourna vers son amie. Julia dormait encore. Il repensait à sa rencontre, à cette fille ramenée par inadvertance dans leur monde. Ce soir ils dînaient ensemble, Julia malheureusement travaillait et ne pouvait l'accompagner. En cet instant, il eut envie de tout raconter à Lila, lâcher enfin ce qu'il avait dû tenir secret pendant tant d'années.

Une fois debout, ses yeux regardèrent la nuit, puis se risquèrent sur la grande bâtisse en haut de sa colline. Un sourire se dessina sur ses lèvres, mais soudain le souvenir de la jeune femme gomma en une fraction de seconde son enchantement. Il avait enfreint la règle. Cependant la confiance qu'il avait ressentie à son égard le réconforta.

19

Il prit une douche, s'habilla chaudement et sortit, emmenant avec lui le livre emprunté à Lila.

Deux types assis sur un banc, les cheveux en désordre, terminaient leur canette de sang en débattant des scénarii écrits par les « gens qui habitent de l'autre côté ».

– À mon avis Sebastian, les réalisateurs de films devraient venir faire un tour ici...  
Till passa à côté d'eux et secoua la tête.

19

Sven ouvrit un œil. La chambre était plongée dans une vertigineuse obscurité, mais sa vue s'adapta instantanément au capharnaüm ambiant.

Il repassa en revue ce qui l'attendait dans la journée, rendez-vous, conseil et passer voir Stefan. Sa tête pivota sur le côté et son œil encore mal réveillé aperçut une touffe de cheveux blonds.

– Qu'est-ce qu'elle fout là celle-là ? marmonna-t-il en se levant tandis que son pied écrasait un morceau de verre. Bordel de m...La couette se mit à bouger. L'odeur du sang qui se rependait sur le sol l'avait réveillée et déjà elle se redressait.

– T'as préparé le p'tit déj ? demanda-t-elle dans un profond soupir. Il est encore tôt !  
Sven ne lui prêta aucune attention et partit dans la salle de bains prendre une douche.

Quelques minutes plus tard, il était dehors et se dirigeait d'un pas rapide au Didask, où une tonne de dossiers commençait à s'impatienter. Les deux types assis sur le banc n'avaient pas bougé et s'inclinèrent devant Sven.

Le Didask lui apparut enfin. Le grand bâtiment avait l'apparence d'un très grand château-fort, prestige d'un temps révolu. C'est à cet endroit que se jouait la vie politique des gens du Mur.

Le garde d'entrée lui adressa un signe de tête et ouvrit la large porte. Dans le fond du grand hall le symbole représentant trois dents de loup formant un E entourées de la queue d'un dragon avait été conservé, héritage d'une ancêtre de Sven, Erzsebeth. Chaque fois qu'il le regardait, d'amers souvenirs remontaient à la surface et lui donnaient la nausée, alors il se reconcentrait sur son travail et l'oubliait. Pour un temps...

Le liftier l'attendait. Ils se saluèrent et échangèrent quelques banalités avant de se quitter. Sven appréciait beaucoup ce grand type que l'arrogance enchantait plus que tout.

Les couloirs, vides et sombres l'accueillirent sans cérémonie. Les torches suspendues aux murs en pierre de taille qui, d'ordinaire brûlaient de mille feux n'avaient pas été allumées.

Il entra dans son vaste bureau, nanti d'une large bibliothèque, à ses côtés trônait une magnifique cheminée qui avait été allumée. L'imposant bureau en marbre noir croulait sous les dossiers négligés depuis plusieurs jours. Une journée difficile et scabreuse s'annonçait. Son index souleva la couverture d'un classeur sur les dons sanguins, puis l'ouvrit totalement et se mit à en lire le contenu pendant plusieurs heures.

Puis l'arrivée de ses laborantins l'obligea à quitter son bureau afin de se rendre au Bundestag où l'attendait son homologue, la Chancelière Allemande.

20

Chaque fois qu'il se rendait au Bundestag, tous les regards se ruiaient sur lui. La quasi-totalité des gens qui travaillaient là ignoraient son existence, lui, le secret d'état. Très peu de